

Par-delà les solitudes *Roche, papier, ciseaux...*

Lise Gagnon

Numéro 115 (2), 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagnon, L. (2005). Compte rendu de [Par-delà les solitudes : *Roche, papier, ciseaux...*]. *Jeu*, (115), 30-35.

LISE GAGNON

Par-delà les solitudes

Que cela signifie-t-il de prier ? Que cela signifie-t-il de jouer ? Au théâtre ces deux questions n'en font qu'une. Une question posée par ceux qui font le théâtre et par ceux qui en sont témoins. Ou qui devrait l'être.

Prier et jouer signifient convoquer notre imagination pour qu'elle nous élève avec elle vers un moment de reconnaissance et de nécessité. Reconnaître c'est connaître – savoir à nouveau. Savoir quoi à nouveau ? Et de quoi avons-nous besoin ?

Nous avons besoin de savoir que nous ne sommes pas seuls. Nous sommes trop seuls.

Daniel Keene, *Une église vide*¹



Daniel Gadouas dans *deux tibias* de Daniel Keene, mis en scène par Denis Lavalou et Marie-Josée Gauthier. Spectacle du Théâtre Complice, présenté à l'Espace Libre à l'hiver 2005. Photo : Robert Etcheverry.

1. Dans *Terre de jeux*, Paris, Éditions Gare au théâtre, 1999.

Roche, papier, ciseaux...

TROIS COURTES PIÈCES DE DANIEL KEENE : *DEUX TIBIAS*,
CISEAUX, PAPIER, CAILLOU, ET *LA PLUIE*; TRADUCTION DE
SÉVERINE MAGOIS. MISE EN SCÈNE : DENIS LAVALOU ET
MARIE-JOSÉE GAUTHIER; SCÉNOGRAPHIE : DENIS LAVALOU
ET PAUL LIVERNOIS; COSTUMES : NADIA BELLEFEUILLE;
LUMIÈRES : STÉPHANE MÉNIGOT; SON : LUDOVIC BONNIER;
MAQUILLAGES : ANGELO BARSETTI. AVEC DANIEL GADOUAS,
MARIE-JOSÉE GAUTHIER, DENIS GRAVEREAUX, SHARON IBGUI
ET DENIS LAVALOU. PRODUCTION DU THÉÂTRE COMPLICE,
PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE DU 4 AU 22 JANVIER 2005.

Dire une chose et son contraire – mais dire toujours la vérité, ou la chercher, c'est un peu la voie qu'emprunte Daniel Keene, auteur australien que Marie-Josée Gauthier et Denis Lavalou du Théâtre Complice ont mis en scène en ce début de janvier à l'Espace Libre.

C'était la toute première fois que des textes de Keene étaient joués en sol américain. Né en 1955, l'auteur se dit en exil dans son propre pays, alors que son œuvre provoque engouement et intérêt en Europe, plus particulièrement à Paris. Et pour cause : ses textes sont fascinants, complexes, poétiques, terribles. Il donne la parole aux déshérités, aux gens de la marge, sans jamais effleurer le misérabilisme. Les uni-

vers dépeints sont noirs, mais on n'y trouve nulle trace de voyeurisme, de sensationnalisme. Keene affectionne les courtes pièces, fragments de vie, insaisissables moments rappelant le rêve, le rituel, la confession. Dans son œuvre, traduite admirablement par Séverine Magois, la rythmique, la précision de la langue, la quête de l'essentiel rejoignent la poésie.

Il convient donc de saluer l'initiative du Théâtre Complice de nous proposer cet univers exigeant, trouble et troublant, et plus encore, d'avoir donné une voix si juste aux exilés de Keene. Rarement, en effet, a-t-on le loisir d'assister à un théâtre dépouillé accordant une si belle place à la langue, à une langue qui cherche à nommer l'essentiel.

Comme le disait l'auteur :

J'aime écrire des choses qui peuvent être perçues comme ambiguës. J'aime investir le langage d'autant de sens que possible, d'autant d'information que possible, d'autant d'émotion que possible, mais en même temps conserver une langue très simple et très directe. C'est là pour moi le lien avec la poésie et, quand j'écris, c'est ainsi que je pense, j'essaie toujours de comprimer la langue et ensuite de la rendre immédiate et musicale. Le théâtre est le lieu du langage. C'est un lieu d'images aussi. Mais je pense qu'au théâtre – à l'inverse du cinéma – le langage vient en premier et les images découlent du langage. Au théâtre, tout commence par les mots. Et le rythme².

D'entrée de jeu, la scénographie nous entraînait dans l'univers de Keene : les murs nus de l'Espace Libre – larges blocs de ciment dénudés –, le sol entièrement recouvert de pierres grises, une voie ferrée traversant en diagonale ce lieu anonyme et fermé. Les trois courtes pièces se déroulaient dans cet espace dur, triste, gris. *No man's land* où tout peut arriver, *no man's land* où rien ne peut plus advenir. Territoire de la fin d'une humanité, d'une solitude immense.

À la mise en scène et direction d'acteurs, Denis Lavalou et Marie-Josée Gauthier ont su rendre la rythmique très particulière des textes de Keene. Sans pathos, sans enflure, toujours en intériorité mais avec clarté. Il y avait là un travail de ciselure sur le texte, une retenue et une simplicité qui ont dû demander des mois de travail, d'épuration

2. « La liberté de l'étranger », entretien avec Daniel Keene et Séverine Magois, propos recueillis par Chantal Boiron (dans *UBU*, mai 2001).

pour aller à l'essentiel de l'œuvre. Les voix étaient nettes, tous les mots audibles, bien que les récits aient été parfois chuchotés ou très simplement dits plutôt que projetés vers le public. Les corps étaient graves, lourds d'une mémoire infinie.

Dans *deux tibias*, Daniel Gadouas incarnait (presque avec grâce, dirais-je) un itinérant à la recherche d'une boîte en carton. Bouleversant, digne, et paumé. Seul, terriblement seul, même quand il découvre dans une poubelle un bébé abandonné, qu'il recueille et amène dans son refuge. Des trois textes, c'est sans doute le plus énigmatique, le moins linéaire – les paroles du personnage sautant d'une pensée à une autre, de l'histoire de l'enfant trouvé et de la boîte qu'il lui destine à sa propre histoire ou à des considérations sur la vie. Ainsi, dit cet homme :

[...]

J'en étais presque au bout de la rangée sans rien avoir pour ma peine qu'une demi-pomme et le journal de la veille quand j'ai trouvé l'enfant tout écrasé au milieu des sacs en plastique et des épiluchures

[...]

Il était froid mais il a remué un peu à mon contact ses tout petits doigts enfoncés dans ses paumes

[...]

Et une fois tant plongés dans la nuit qu'aucune aube ne semblait possible j'ai cru l'entendre m'appeler ou appeler un autre égaré quelque chose au moins dépassant sa modeste emprise aveugle et dans son cri il semblait y avoir comme une lumière

Dans le froid des ténèbres assis sur les pointes osseuses de mes fesses tout le monde entier était tout soudain réduit à ce bruit que j'avais cru entendre

Et la terre entière illuminée

Ou peut-être que je ne l'ai jamais entendu et la nuit était inchangée et la terre était inchangée dans les ténèbres

Je ne saurai jamais et de ça au moins je suis certain³ [...]

Je continuerais encore et encore à citer ce texte étrange et émouvant, écrit sans ponctuation, comme le sont les œuvres de Keene, ce qui amène les interprètes à s'appropriier plus intimement les mots de l'auteur. Jamais, ou peut-être si peu, Daniel Gadouas ne nous regardait en racontant la quête de l'homme pour la boîte en carton, la quête de l'homme pour donner à l'enfant une sépulture digne. Il cherchait dans les pierres, fouillait dans son manteau, traînassait au bord de la voie ferrée. À la recherche d'un mégot, d'un objet. Courte pièce sur la nécessité et l'impossibilité de la communication, ou plutôt de l'intimité, l'œuvre est une tragédie porteuse d'humanité. Comme l'écrivait l'auteur :

Il y a des moments de grâce, des moments de rédemption pour certains. Par exemple, dans *deux tibias*, quand l'homme prépare la cérémonie pour l'enfant mort qu'il a trouvé dans une poubelle, il fait preuve d'une immense compassion pour l'espèce humaine. Il y a ce bébé non désiré, abandonné dans une poubelle, et cet homme qui n'est qu'une épave – personne ne veut lui parler – et ensemble ils font cette cérémonie qui célèbre la vie de l'enfant et qui lui rend sa dignité. Personne d'autre n'étant prêt à le faire, lui le fera. J'appelle cela une forme de rédemption⁴.

3. Daniel Keene, *deux tibias* dans *Pièces courtes*, Paris, Éditions Théâtrales, 2001, p. 158-160.

4. Chantal Boiron, *op. cit.*





Ciseaux, papier, caillou de Daniel Keene, mis en scène par Denis Lavalou et Marie-Josée Gauthier (Théâtre Complice, 2005). Sur la photo : Denis Gravereaux et Marie-Josée Gauthier. Photo : Robert Etcheverry.

cente d'aller à l'école, la mère de tenir la maison, mais plus rien ne semble avoir de sens. Des trois pièces proposées, c'est sans doute la plus « réaliste », quoique ni le jeu des interprètes, tout en intériorité et en retenue, ni l'espace ne situent l'action dans le réel. Il faut voir Marie-Josée Gauthier, personnifiant la mère, se coucher sous un drap de roches pour ressentir – viscéralement – le poids de leur souffrance, le poids de l'absence, la grisaille de leur univers. Ici, l'espace terne et froid, la lenteur du déroulement, les dialogues réduits à leur plus simple expression, témoignent de leur

Avec *ciseaux, papier, caillou*, cependant, nulle rédemption. Quatre personnages témoignent de la vie qui change, qui a changé, irrémédiablement, et ce glissement les amène au bord du déséquilibre. Un tailleur de pierre mis à pied depuis deux ans ne cesse de retourner à la carrière qui lui tenait lieu de vie. Il continue d'entendre les bruits des tailleurs enfouis dans la terre. Sa femme se désespère, en silence. Elle a peur. Sa fille, adolescente, se mure dans son silence. Et un collègue, lui aussi mis à pied, partage avec le père ses beuveries et son désespoir. Tous souffrent de la solitude, de la pauvreté, de ce sentiment de n'avoir aucune emprise sur leur vie. Un monde, leur monde, est en voie de tomber dans l'oubli, et ils ne savent absolument pas à quoi se raccrocher. Ils ne peuvent que continuer, le père de retourner à la carrière, l'adoles-

- Tu as vu les arbres la nuit comment ils tremblent ? Tout ce que j'ai c'est toi tu comprends ?
- J'ai peur
- Je sais
- Viens on rentre
- Tu es venue ici avec moi je te montre tu me l'as demandé
- J'ai vu
- Ne me laisse pas ici
- Je te laisse pas
- Je le ferai je te parlerai
- Qu'est-ce que tu diras ? Qu'est-ce que tu peux dire ?
- La même chose encore et toujours
- Qu'est-ce que tu diras ?
- La même chose encore et toujours⁵ [...]

5. Daniel Keene, *ciseaux, papier, caillou*, dans *Pièces courtes*, op. cit., p. 84-85.

Il n'y aura pas de dénouement ; on saisit que pour ces personnages ce sera la même chose, encore et toujours, un lent glissement vers une dépossession toujours plus grande.

Enfin, avec *la pluie*, Keene parle aussi de dépossession, de mémoire, et des multiples petites histoires tissant la grande Histoire. Une femme très vieille, à la mémoire vacillante, cherche à nous raconter ce qu'un enfant lui a jadis donné. Denis Lavalou personnifie cette femme sans âge, avec une justesse et une sensibilité renversantes. Aucune fausse note, aucun stéréotype dans ce personnage à la fois femme et homme, être humain tout simplement, la vieillesse effaçant parfois les signes de différenciation sexuelle. Devant nous se raconte cette vieille femme, porteuse de l'humanité tout entière, de ses atrocités et de ses rêves.



La pluie de Daniel Keene, mis en scène par Denis Lavalou et Marie-Josée Gauthier (Théâtre Complice, 2005).
Sur la photo : Denis Lavalou.
Photo : Robert Etcheverry.

Contrairement aux personnages des autres pièces, elle nous fait face et nous parle. Elle est là pour nous parler. Épluchant inexorablement des carottes et des pommes de terre, geste primitif, terrien, elle s'adresse à nous ; pourtant, on devine que c'est aussi à elle, pour elle, qu'elle tient ce discours ; elle veut se souvenir.

Il fut un temps où les gens me donnaient toutes sortes de choses toutes sortes de gens toutes sortes de choses des miches de pain encore toutes chaudes [...]
Je ne connaissais pas ces gens ils me donnaient des affaires avant de monter dans le train ils étaient pressés de monter dans le train il y en avait d'autres qui leur disaient de monter dans le train [...]
J'étais là comme ça vous voyez comme ça debout et ils me voyaient et ils me donnaient ces affaires [...]
Je prenais toujours toutes les affaires qu'ils me donnaient toutes ces choses ordinaires et bizarres et souvent belles et cassées des fois et je les mettais dans ma maison et petit à petit toutes les chambres de ma maison se sont remplies de toutes ces affaires et il restait tout juste assez de place pour moi et très vite il n'est plus resté de place du tout pour moi et il a fallu que je dorme dans la cour⁶ [...]

Dans son effort pour se souvenir et nous raconter, se glisse sa recherche à comprendre pourquoi elle se tenait là, toujours là, d'où le train partait, on l'aura compris, pour

6. Daniel Keene, *la pluie*, dans *Pièces courtes*, op. cit., p. 233.

les camps d'extermination. Elle veut nous dire, pour que vivent encore ces hommes, ces femmes, ces enfants.

Comme on fait tous comme on doit tous faire peu importe comment peu importe à quel point à quel point à quel point on a été réels peu importe à quel point on sent qu'on l'a été à quel point on a été présents à quel point on a été vivants on a tous été vivants on est tous vivants tous autant qu'on est⁷ [...]

La femme nous parle du tri des objets qu'il fallut faire, de sa vie dans la cour. Puis, peu à peu, avec les ans, les objets se désagrègèrent, tombèrent en poussière. On devine sa solitude alors que, de gardienne des objets, elle en devint la mémoire, dépositaire de l'histoire de ces gens partis dans des trains, jamais revenus. Elle revoit les visages, les objets, nous les décrit minutieusement, elle cherche qui lui a donné la pluie, puis, après tant d'hésitations, tant d'autres visages et tant d'autres souvenirs évoqués, enfin, elle se souvient du « petit garçon avec une crinière de cheveux noirs comme du charbon » qui lui a donné la pluie dans « un flacon un petit flacon un vieux flacon ambré de pharmacie avec une étiquette déchirée et une boule de papier en guise de bouchon ».

Keene parle du tragique de l'Holocauste en faisant référence à ces petits riens évanescents que les humains emportaient avec eux. Denis Lavalou réussit complètement à nous transporter dans ce moment singulier, hors du temps, entre réel et tragédie. Il est cette vieille femme qui tente de se souvenir afin que la mémoire de ce qui fut – d'atroce et de beau – demeure.

Oui, j'ai beaucoup aimé. La retenue, la pudeur, la dignité de ces êtres. Et la force de cette compagnie, qui non seulement nous a fait découvrir un auteur majeur, mais a interprété et mis en scène son œuvre avec tant d'intelligence et d'authenticité. ■

7. *Ibid.*